

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maxime BREGNARD

Un homme qui ne trichait pas :
pour le XVI^e centenaire de S.
Augustin

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1954, tome 52, p. 257-262

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Pour le XVI^e centenaire de S. Augustin

Un homme qui ne trichait pas

Il convient de porter en ce mois nos regards sur la grande figure de saint Augustin, afin de célébrer utilement le seizième centenaire de la naissance du saint évêque. Il est né, en effet, le 13 novembre 354, à Thagaste, dans l'Algérie actuelle. Il est habituellement connu, dans le souvenir des fidèles, comme un homme deux fois engendré par sa mère : d'abord selon la chair, puis par ses larmes. Elle le pleura, quand il s'égarait, plus abondamment que les mères ordinairement ne pleurent « sur le corps de ceux qui ne sont plus »¹. « Aussi vrai que tu vis, lui dit un jour l'évêque, il est impossible que périsse le fils de larmes comme les tiennes². » On le connaît encore habituellement, en images ou en statues, quand il porte un cœur dans la main.

Ce symbole est révélateur. Saint Augustin est un passionné comme tous les saints, plus peut-être que les autres saints. Avant même qu'il ait pris conscience du mal dont il souffrait, il se donne avec passion à la recherche des connaissances humaines qui le laissent insatisfait. Quand il reviendra plus tard sur sa vie passée, il comprendra la cause de son agitation et il avouera, parlant à Dieu : « Vous nous avez faits pour vous et notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous³. »

¹ *Conf.*, 1. III, c. XI, 19.

² *Conf.*, 1. III, c. XII, 21.

³ *Conf.*, 1. I, c. I, 1.

C'est un homme au grand cœur qui ne triche pas. Il ne refoule point les inquiétudes qui gêneraient ses positions. Il s'inquiète, au contraire, de les appeler par leurs noms. Et bien qu'il s'engage avec toute l'ardeur de son cœur, son intelligence garde toute son acuité. Jamais les objets qu'il aborde ne sont détournés de leur sens au profit de ses propres instincts. Il est loyal en face des choses, en face de Dieu, en face de lui-même.

Au début de sa recherche, dans le dialogue intérieur des Soliloques, où il s'entretient avec sa Raison, il entend qu'elle lui demande : « Eh bien, que veux-tu savoir ?... » Il répond : « Connaître Dieu et l'âme : voilà ce que je désire⁴ ». Mais il faut bien comprendre que c'est saint Augustin qui parle ainsi. Chez la plupart d'entre nous, il faut l'avouer, il y a comme une paroi entre nos connaissances et notre cœur. Les vérités de notre foi ont peine à réchauffer notre cœur et à motiver notre comportement. La connaissance que nous avons de la culture humaine, rarement nous émerveille. Et c'est décevant de voir que ceux qui étudient ont le cœur parfois plus vil que les autres. Dans saint Augustin, au contraire, toute connaissance s'achève dans le cœur : il chante ou il soupire. Et c'est parce qu'il s'engage ainsi que sa recherche de Dieu est à la fois si douloureuse et si vivante, avant d'aboutir dans la joie paisible de la contemplation.

Il éprouvera jusqu'aux larmes qu'on ne peut servir deux maîtres. Il vit personnellement avec intensité cette contradiction commune aux chrétiens pour peu qu'ils prennent le Christ au sérieux. « Deux volontés, dira-t-il, l'une charnelle, l'autre spirituelle, étaient aux prises, et leur rivalité me déchirait l'âme.⁵ »

Quand il eut fait taire le tumulte de la chair, et qu'il fut assuré que c'est Dieu seul qu'il cherchait, il voulut connaître quel était ce Dieu qu'il aimait. Parcourant l'univers, il interroge. Ce n'est pas le langage des savants qu'il emploie. La science n'a que ses lois : elle analyse, désintègre, façonne de nouvelles formes. Les découvertes sont éblouissantes, et dans sa joie de connaître, l'homme peut avoir l'impression de

⁴ Sol, I. I, c. II, 7.

⁵ Conf., I. VIII, c. V, 10.

posséder la loi du monde, et être en tentation d'oublier Dieu. Mais c'est le langage plus profond de l'Esprit qu'emploie saint Augustin, et il entend la réponse, non pas de choses utilisables, mais de Créatures : « Ce n'est pas nous ton Dieu,... c'est lui qui nous a faits.⁸ » Le voici ramené à lui-même : « Et toi, qui es-tu ? Et j'ai répondu : Je suis homme !⁷ ». Il prend alors conscience de son univers intérieur, de l'espace immense du palais de la mémoire, au point qu'il s'étonne que les hommes aillent admirer les cimes des montagnes, les vagues énormes de la mer, le large cours des fleuves, les plages sinueuses de l'océan, les révolutions des astres et qu'ils ne fassent pas même attention à eux-mêmes⁸. Tout au long d'une insistante analyse, surgissent les souvenirs des sensations, des connaissances, des sentiments, des passions, des souvenirs eux-mêmes, de l'oubli. « Quelle force dans la mémoire ! s'écrie-t-il. C'est quelque chose digne d'inspirer un effroi sacré, ô mon Dieu, que sa profondeur, son infinie multiplicité ! Et cela, c'est mon esprit ; et cela, c'est moi-même !⁹ ». Et Dieu n'y était pas. Saint Augustin a toutefois trouvé un point d'appui dans sa recherche : c'est le souvenir du bonheur. Et le bonheur est fait de la joie qui naît de la vérité.

« Ce qui est sûr, c'est que vous habitez en ma mémoire, puis-que je me souviens de vous, depuis le jour où je vous ai connu... Vous êtes la vérité et vous siégez partout pour répondre à ceux qui vous consultent... Vous, vous répondez clairement, mais tous n'entendent pas clairement. Leurs consultations, ils les font sur ce qu'ils veulent... Votre serviteur le plus zélé, c'est celui qui a moins souci d'entendre de vous ce qu'il veut, que de vouloir ce qu'il entend de vous.

Tard je t'ai aimée, ô Beauté si ancienne et si nouvelle, tard je t'ai aimée. Mais quoi ! tu étais au dedans de moi, et j'étais, moi, au dehors de moi-même ! Et c'est au dehors que je te cherchais ; je me ruais, dans ma laideur, sur la grâce de tes créatures... Tu m'as appelé, et ton cri a forcé ma surdité... tu m'as touché, et j'ai brûlé d'ardeur pour la paix que tu donnes.¹⁰ »

⁶ Conf., 1. X, c. VI, 9.

⁷ Ibid.

⁸ Conf., 1. X, c. VIII, 15.

⁹ Conf., 1. X, c. XXVII, 26.

¹⁰ Conf., 1. X, c. XXVI, 37, et c. XXVII, 38.

Saint Augustin a retrouvé son sens, et nous retrouvons le nôtre avec lui. Cette expérience qu'il vit si personnellement est universelle : tout homme s'y reconnaît. Si cette analyse qu'il a faite sous nos yeux n'avait été qu'une prise de conscience des profondeurs psychologiques de notre univers intérieur, elle n'eût été que la prise de conscience effrayante de notre solitude. Peut-être que les explorations de la psychologie moderne n'échappent pas à cet effroi. Mais par de continuels dépassements, il est allé jusqu'au centre, jusqu'à Dieu qui est en même temps l'unité de notre personne, de notre comportement, et le lieu des esprits, partant de la communion aux autres.

Ce retour qu'il fait jusqu'au fond de lui-même où, trouvant Dieu, il trouve son unité et sa paix, ne serait-ce pas la réponse à bien des inquiétudes contemporaines ? Pourquoi la vie n'aurait-elle pas de sens ? Pourquoi nos gestes n'auraient-ils pas d'ordre ? Sinon parce qu'ils sont retranchés de l'origine. Saint Augustin a profondément vécu l'angoisse que provoque le temps qui s'écoule et l'éparpillement de notre être : « Voici que ma vie n'est que dissipation, dit-il ; je me suis dispersé dans le temps, dont l'ordre m'est inconnu... Votre main m'a recueilli en mon Seigneur, le Fils de l'homme, le Médiateur entre votre unité et notre pluralité.¹¹ » C'est en Dieu qui est éternel, que notre temps qui passe et nous affole, trouve sa consistance paisible. Notre temps d'ailleurs n'est si chargé d'ennui que parce qu'il est interrompu par le péché qui est absence.

Ayant trouvé l'équilibre et la paix dans son âme, saint Augustin se souviendra toujours des angoisses du cheminement. C'est par sa propre histoire qu'il va comprendre l'histoire du monde. Il va porter en lui l'inquiétude de l'empire, l'inquiétude de la cité dans laquelle il va dénoncer le mal, comme il l'a dénoncé en lui-même. La contradiction qu'il a vécu entre ses deux volontés, l'une charnelle, l'autre spirituelle, il la sent profonde dans la société : « Deux amours, dit-il, ont bâti deux cités, l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, la cité de la terre ; l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, la cité de Dieu¹² ». Il sait ce qui manque surtout à

¹¹ *Conf.*, 1. XI, c. XXIX, 39.

¹² *Cité de Dieu*, 1. XIV, c. XXVIII.

la paix du monde : c'est l'humilité, qui lui a souvent manqué à lui-même, et sait comme est nuisible la domination des hommes, qui n'est qu'une singerie de Dieu ; si encore il ne s'agissait que d'un jeu, mais il s'agit d'une tyrannie et d'une destruction de la personne des autres : «... l'orgueil dans sa perversité contrefait Dieu, dit-il. Ne souffrant point d'égaux sous lui, l'homme veut imposer aux autres sa domination¹³ ». Il sent pour l'avoir vécu, que la société aussi est inquiète, qu'elle n'a pas de repos, qu'elle est en contradiction avec elle-même tant qu'elle n'a pas reconnu la source de sa paix : « La paix de la Cité céleste, c'est l'ordre parfait, c'est l'union suprême dans la jouissance de Dieu, dans la jouissance mutuelle de tous en Dieu¹⁴ ».

Il s'est penché sur la cité avec tout son cœur. S'il a été intransigeant pour tous les écarts du paganisme et de l'orgueil, il a tâché de surprendre les vertus et les pensées authentiquement humaines pour les assumer de droit, dans sa charité, comme venant de Dieu. Il est l'homme que la Providence a réservé pour ce temps où le christianisme affrontait la culture antique, où le christianisme allait prendre en charge ce qu'a de valable la civilisation latine. Il ne craignait pas de s'y contaminer, il ne craignait pas de faire à ses clercs un devoir de s'y instruire : « Le chrétien véritable et fidèle, leur dit-il, comprendra toujours que la vérité, partout où elle se trouve, appartient à son Seigneur¹⁵ ».

Tel est le comportement de tout chrétien en face de toute culture. S'il n'a pas le droit de se compromettre, il a le devoir de s'ouvrir à toute connaissance et d'intégrer ce qu'il y a d'authentique ; il a le devoir d'assumer toute inquiétude humaine dans sa charité, de comprendre que son histoire, c'est l'histoire d'un monde pécheur mais racheté, d'opérer dans la Cité de Dieu pour qu'elle grandisse jusqu'au « septième jour... qui n'aura point de soir, dit saint Augustin, mais que doit terminer un dimanche éternel, consacré par la résurrection du Christ et figurant l'éternel repos, non seulement de l'esprit, mais du corps¹⁶ ».

Maxime BREGNARD

¹³ Cité de Dieu, 1. XIX, c. XII.

¹⁴ Cité de Dieu, 1. XIX, c. XIII.

¹⁵ Doctrine chrétienne, 1. II, c. XVIII, 28.

¹⁶ Cité de Dieu, 1. XXII, c. XXX.

Seigneur Jésus,
Que je me connaisse,
que je Te connaisse,
et que je ne désire
que Toi.
Que je me haïsse
et que je T'aime.
Que tout je le fasse
pour Toi.
Que je m'abaisse,
que je T'exalte,
que je n'aie d'autre
pensée que Toi.
Que je meure à
moi-même et que je vive
en Toi.
Ce qui m'arrive,
que je le reçoive de Toi.
Que je poursuive mon moi
pour Te suivre Toi,
et que mon vœu toujours
soit de Te suivre Toi.
Que je me fuie, moi,
et je refuie vers Toi
pour mériter
que Tu me défendes, Toi.
Que je craigne pour moi,
que je Te craigne Toi
pour être parmi
Tes élus à Toi.
Que je me défie de moi,
que je me fie en Toi.
que j'aime à obéir pour Toi.
Que je ne m'attache à rien
qu'à Toi,
et que je sois pauvre
à cause de Toi.
Regarde-moi,
que je T'aime Toi.
Appelle-moi, que je Te
voie et que pour toujours
je Te possède, Toi.

S. Augustin

S. AUGUSTIN
354-430

Photo Boissonnas



Mosaïque de P. Monnier à la Basilique de l'Abbaye de St-Maurice